

## Zoom in

---

Number 146, June 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50407ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1990). Review of [Zoom in]. *Séquences*, (146), 57–61.

# PAS DE RÉPIT POUR MÉLANIE



Trois éléments constituent la réussite remarquable de ce dixième «conte pour tous» des Productions La Fête: la qualité du scénario, la justesse du jeu des acteurs et la beauté des images.

Rarement a-t-on vu chez nous un scénario se développer avec autant d'habileté et d'exactitude. Il n'y a pas un fait dans l'élaboration du sujet qui ne soit justifié. À partir du moment où Mélanie et Florence découvrent l'importance et la portée du mot «apprivoiser», à la lecture du *Petit Prince* de Saint-Exupéry, elles chercheront la personne à conquérir. Et cette personne ne sera pas la plus facile du village, puisqu'on la surnomme «la sorcière». Les premières tentatives pour l'approcher se solderont par des échecs. Mais la décision des deux jeunes filles n'éclatera pas pour autant. Les rebuffades, les refus de madame Labbé ne les découragent pas. Elles reviennent pour ainsi dire à la charge. Elles inventent toutes sortes de moyens pour l'apprivoiser: après les fleurs, c'est la faveur au cou du cochonnet, la longue écharpe tricotée avec difficulté... Petit à petit la recluse se fait moins rébarbative, mais le contact n'est pas acquis pour autant. Il faudra le saccage de la maison pour que la petite bande dirigée par Mélanie prenne les choses en main. Et c'est une série de tentatives pour dénicher le coupable. Entre-temps, madame Labbé dépérit au point qu'il faut la conduire dans un centre d'accueil. Elle ne reprendra vie que lorsqu'elle retrouvera son gîte et qu'on lui rapportera son goret.

Ce qui frappe dans ce scénario, c'est qu'il est construit sur une

suite d'événements qui s'enclanchent naturellement. Et les personnages ne sont pas sans relations entre eux. Ainsi Gaston Dupuis est rejeté par la sorcière, parce qu'elle l'accuse d'être responsable de la mort de son mari dans un accident de voiture. On comprend qu'elle n'accepte pas, à la première occasion, le concours de Louis, fils de Gaston. Il faudra que les malheurs soient réparés pour que les mauvais souvenirs s'effacent et que les rancœurs se noient. C'est dire qu'il n'y a rien de trop dans ce scénario travaillé avec grand soin et articulé avec une logique irréprochable.

Il n'est pas toujours facile de faire jouer des enfants au naturel. On peut dire ici que le réalisateur a obtenu des jeunes qu'ils se donnent complètement à leurs rôles. C'est Mélanie qui mène la troupe. Elle a le verbe haut, la détermination prononcée. Elle dirige ses coéquipiers avec conviction. Elle s'emporte quand madame Labbé refuse de la recevoir au centre d'accueil. Cette manifestation fébrile traduit sa déception mais non son découragement. Marie Stéphane Gaudry assume ce personnage allègrement. Kesnamelly Neef apporte à Florence son sourire facile et sa joie communicative. Elle forme avec Mélanie un duo dynamique. Rapidement, elle entre dans le projet de son hôtesse. Cette petite Haïtienne de la ville qui arrive dans un village s'adapte facilement. Martin-Pierre, frère de Mélanie, est le petit espiègle qui ne se laisse pas piler sur les pieds. Quand sa soeur lui ravit son lama, il n'accepte pas ce geste accompli à son insu. Il a droit qu'on le respecte. Vincent Bolduc, avec sa bouille réjouie et sa casquette bien enfoncée, est un petit

## PAS DE RÉPIT POUR MÉLANIE — Réalisation:

Jean Beaudry —

**Production:** Rock Demers

— **Scénario:** Stella Goulet

— **Images:** Éric Cayla —

**Montage:** Hélène Girard

— **Musique:** Jean

Corriveau — **Costumes:**

Huguette Gagné —

**Décor:** Claudine

Charbonneau et Jean

Kazemirchuk —

**Interprétation:** Marie

Stéfane Gaudry

(Mélanie), Kesnamelly

Neff (Florence), Vincent

Bolduc (Martin-Pierre),

Madeleine Langlois

(Madame Labbé),

Alexandre Neszvecsko

(Louis Dion), Paul Dion

(Gaston Dupuis),

Clément Cazalais (le

père de Mélanie),

Johanne-Marie Tremblay

(la mère de Mélanie),

Camille Cyr-Desmarais

(Sarah), Ellery Picard

(Alexis), Ghislain Tremblay

(Gougoutte), Jocelyn

Bérubé (le chef de

police), Claire Pimparé

(le médecin), Capucine

Powers (Julie), Marc

Désourdy (Bouliane) —

**Origine:** Canada

(Québec) — 1990 — 92

minutes — **Distribution:**

Cinéma Plus.





luron plein de saveur. Quant à Louis, c'est le grand garçon du groupe. S'il commet un impair en retenant la rançon, il s'amendera quand il déboursera l'argent nécessaire. Alexandre Neszvecsko joue timidement son personnage, gardant sa distance avec les filles. Au milieu de ce petit monde, se trouve madame Labbé. À sa première apparition, elle fait peur. On comprend que les enfants la redoutent. Madeleine Langlois se glisse dans son personnage avec un renoncement exemplaire. Elle est cette femme famélique, excentrique, irascible, imprévisible, colérique, mais qui finit par être conquise par les attentions renouvelées des enfants. C'est une étonnante composition.

Le film s'ouvre sur la campagne, en plein été, à l'heure de la récolte des foins. Les images nous transmettent ce bonheur de la nature. Tout change quand nous entrons dans la maison de madame Labbé. La lumière devient avare. Cette femme, qui vit les rideaux baissés, se tient à l'écart du monde. Quand elle gravit les marches pour monter à son grenier, on voit d'abord ses pieds, puis la clef qui va ouvrir la serrure, puis l'on découvre une vaste pièce occupée par une ménagerie empaillée. La caméra inventorie lentement tout ce qui habite ici. Elle bouge pour les «apprivoiser» candide-ment. Le directeur de la photo, Eric Cayla, a accompli un travail soigné.

Jean Beaudry s'est fait remarquer, en 1984, par son premier long métrage réalisé avec François Bouvier, *Jacques et Novembre*. En 1988, ils obtiennent le même succès avec *Les Matins infidèles*. Cette fois, faisant cavalier seul, Jean Beaudry entreprend *Pas de répit pour Mélanie*. Grâce au magnifique scénario de Stella Goulet, il s'aventure à diriger des enfants. Il faut croire qu'il a le don de les

intéresser et de les captiver, puisqu'il obtient un film où se mêlent avec un rare équilibre le drame, le policier et l'humour. Trois ingrédients qui rendent ce long métrage fort attachant. Il faut dire que nous sommes constamment renvoyés des enfants à madame Labbé. Car si le film est centré sur les enfants, le mobile de leurs actions se rapporte à la sorcière. Ce que rend habilement le montage.

Si les films des Productions La Fête sont de véritables divertissements, ils sont généralement plus que cela. Ils ont toujours une valeur éducative. S'ils laissent les jeunes (et les autres) se plaisir à les regarder, ils les invitent aussi à réfléchir. *Pas de répit pour Mélanie* montre comment on peut s'intéresser à des gens à la fois loin et proches de nous. Il a suffi de l'étincelle du mot «apprivoiser», dans une lecture attentive, pour déclencher un mouvement altruiste. Mélanie et Florence ont su grouper des compagnons et compagnes pour venir en aide à une vieille dame. Ils ont posé des gestes empreints de renoncement et de dévouement. Ils sont même allés jusqu'à inquiéter leurs parents. La vie d'une femme malheureuse valait plus que leur propre sécurité. Faut-il les blâmer de leur audace? Si la finale du film a quelque chose d'in vraisemblable, elle est pourtant dans la logique de leur démarche.

*Pas de répit pour Mélanie* est sûrement un des plus beaux films des «Contes pour tous».

Léo Bonneville

## Beautiful Dreamers

**BEAUTIFUL DREAMERS** —  
**Réalisation:** John Kent Harrison — **Scénario:** John Kent Harrison —  
**Production:** Michael Maclear, Martin Walters — **Images:** François Protat — **Montage:** Ron Wisman — **Musique:** Lawrence Shragge —  
**Son:** John Megill, Jack Buchanan — **Décor:** Seamus Flannery —  
**Costumes:** Ruth Secord — **Interprétation:** Colm Feore (D<sup>r</sup> Bucke), Rip Torn (Walt Whitman), Wendel Meldrum (Jessie Bucke), Sheila McCarthy (Mollie Jessop), Colin Fox (le révérend Haines), David Gardner (D<sup>r</sup> Lett), Tom McCamus (Leonard), Barbara Gordon (Agatha Haines), Marsha Moreau (Birdie Bucke), Albert Schultz (D<sup>r</sup> John Burgess), — **Origine:** Canada — 1990 — 110 minutes — **Distribution:** Cinépix.

C'est en travaillant à une biographie télévisée du D<sup>r</sup> Richard Maurice Bucke, pour le compte de la CBC en 1980, que John Kent Harrison découvre, en feuilletant des archives, des documents relatant la visite en 1880 du grand poète visionnaire américain Walt Whitman à London, en Ontario. Partant de ce chapitre de la vie de Whitman qui n'avait été traité dans aucune de ses biographies, Harrison devait élaborer le scénario de ce qui allait devenir son premier long métrage.

Dans *Beautiful Dreamers*, le D<sup>r</sup> Bucke, qui dirige l'institut psychiatrique de London, fait la connaissance de Whitman à Philadelphie, à l'occasion d'un colloque médical. Les deux hommes partagent les mêmes intérêts sur le traitement des malades mentaux qu'ils veulent humaniser (Whitman avait un frère déficient mental) et Bucke ramène le poète avec lui à London où sa présence et sa philosophie vont influencer le jeune médecin au point de bouleverser ses méthodes. D'abord réfractaire à la présence dans sa maison de ce vieillard bien en verve et quelque peu dérangent, la jeune épouse de Bucke, Jennie, sera à son tour transportée et transformée par la lecture de *Leaves of Grass*. Toutefois, la petite communauté ne voit pas d'un bon oeil la venue en son sein de cet athée libre-penseur notoire. Le D<sup>r</sup> Bucke aura l'occasion de prouver le bien-fondé de ses théories sur le traitement plus humain des malades en organisant une joute de cricket entre ces derniers et l'équipe d'élite locale.

Le personnage de Walt Whitman est visiblement utilisé comme catalyseur de la relation entre Bucke et sa femme et comme élément déclencheur dans le changement des méthodes de traitement en vigueur à l'asile. Malheureusement, une fois ces changements amorcés, le personnage le plus intéressant s'estompe peu à peu et nous laisse en compagnie de protagonistes peu développés.

Harrison semble avoir pris certaines libertés avec l'histoire et bousculé les événements à son gré. En effet, frappé d'hémiplégie en 1873, Whitman devait être paralysé lorsqu'il a visité London en 1880,





ce qui jette un doute sérieux sur la scène de la baignade, par exemple, qui, pour toute cinématographique qu'elle soit, reste improbable. Enfin, il est étonnant de voir avec quelle aisance déconcertante Jennie semble rejeter le lourd fardeau de la bienséance victorienne (n'oublions pas que nous sommes en Ontario!) qui l'étouffait jusque-là.

Dans le rôle du patriarche Whitman, Rip Torn fait une composition chaleureuse et engageante, mais il faut dire qu'il n'en est pas à sa première expérience avec le personnage, l'ayant déjà interprété dans une production télévisée de CBS, dans les années 70. Voici une belle participation américaine dans toute sa splendeur, taillée sur mesure pour un acteur américain susceptible de donner un peu plus de visibilité au produit fini.

Malgré ses évidentes bonnes intentions, *Beautiful Dreamers* est un film bon enfant et prévisible où la psychologie des personnes reste peu fouillée et où une démonstration sportive peut encore tenir lieu de métaphore pour une société en devenir.

Au mieux, *Beautiful Dreamers* se contente d'enfoncer des portes

ouvertes. Rien de bien révolutionnaire à prêcher la tolérance dans un contexte social vieux d'un siècle et à nous démontrer à quel point la société victorienne de la petite ville de London (d'alors) était «pognée» (si ce n'est que pour dresser un parallèle avec l'intolérance qui y sévit toujours à d'autres égards).

Évidemment n'importe qui peut s'identifier au bon D' Bucke et conspuer le journaliste cynique ou le pasteur prétentieux pour qui le prestige du jeu de cricket compte davantage que l'émancipation de déficients emprisonnés. Comment ne pas être révolté devant tant d'abus à l'endroit de ces patients «tranquillisés» à l'alcool ou de femmes dépressives dont le corps devient terrain d'expérimentation pour des chirurgiens en mal de nouveauté?<sup>(1)</sup>

Bref, si le propos est noble et édifiant, le traitement est moins qu'exaltant.

Dominique Benjamin

(1) En fait, point n'est besoin de remonter aussi loin dans le temps pour trouver des lobotomies comme moyen thérapeutique. Aujourd'hui encore, des chaises de contention sont utilisées dans des endroits pas tellement recués.

## L'Abîme du rêve

La schizophrénie, ça mange quoi en hiver et durant les autres saisons? Ça fait du ski à roulettes sans frein sur un iceberg en folie. Cette définition sous forme de calembredaine n'est peut-être pas aussi farfelue qu'elle n'y paraît de prime abord. En effet, dans la tête d'un schizophrène, d'inquiétantes bestioles paradent et pétaradent sans laisser d'adresse. Et surtout sans donner leurs codes génétiques. *L'Abîme du rêve* de Laurette Deschamps nous invite à regarder de plus près cet abîme qui n'est peut-être pas sans fond.

Pour nous familiariser avec cette terrible maladie, Laurette Deschamps fait comparaître à la barre de son film plusieurs intervenants. Il y a Pierre Lalonde, psychiatre à l'hôpital Louis-H. Lafontaine qui nous invite à une très grande patience face aux personnes ravagées par cette maladie parce qu'elles peuvent prendre un temps considérable à effectuer de simples emplettes. Le film fait aussi appel à des comédiens. Docu-fiction oblige. On remarque surtout la présence de Marie-Hélène Montpetit qui joue avec conviction le rôle de Julie Tremblay qui s'abîme dans une crise aiguë de schizophrénie. Le film fait surtout appel à deux schizophrènes qui ont accepté de nous déniaiser un peu face à cette maladie qui sème la panique sur son passage.

À son rythme, Ronald Paquette prépare une maîtrise en sciences religieuses. Depuis 22 ans, il lutte contre cette maladie. Cela a commencé à l'âge de 22 ans par des hallucinations. Il avait l'impression que tout son entourage ourdissait des complots contre lui. Il avait peur d'arpenter les trottoirs. Et si quelqu'un allait lui tirer dans le dos? Le crissement d'une voiture pouvait prendre l'allure d'une menace de mort. Quand il devenait survolté, sa tête était comme une centrale électrique. Il y avait tellement de lumières qui s'allumaient en même temps qu'il sentait comme inévitable la venue d'une panne de courant. «Il y a en moi, dit-il, une bombe qui menace



d'éclater à tout instant. Ça prend toute mon énergie pour l'empêcher d'exploser.» Dans ce contexte, on comprend que le repliement sur soi ne favorise pas les relations avec autrui.

Le film nous invite à fréquenter un autre schizophrène: Daniel Bourdeau. Ce dernier vit à l'hôpital où il occupe la fonction de commissionnaire aux archives. Durant ses études qui lui promettaient un bel avenir, il commença «à perdre le fil de ses pensées». La vie dans un milieu bien protégé l'a beaucoup aidé à atteindre la stabilité qu'il connaît maintenant.

Le film de Laurette Deschamps lève le voile sur une plaie qui tient de la pire folie: la pratique d'une politique des extrêmes. C'est bien connu, au Québec, depuis quelques années, on a tendance à jeter le bébé avec l'eau du bain. Et ce, même avant que le bébé ne vienne au monde! Autrefois, on protégeait les malades mentaux en les emprisonnant dans des institutions. Aujourd'hui, on a l'impression qu'on s'en débarrasse de façon cavalière. Entre le fait de garder

**L'ABÎME DU RÊVE —**  
**Réalisation:** Laurette Deschamps —  
**Production:** Laurette Deschamps — **Images:** Christine Burrill —  
**Montage:** Diann Ilnicki —  
**Musique:** Bertrand Chénier — **Son:** Gabor Vadnay — **Interprétation:** Marie-Hélène Montpetit (Julie), Rita Lafontaine (la mère de Julie), Michel Daigle (le père de Julie), Daniel Boudreau (Daniel), Ronald Paquette (Ronald)  
**Origine:** Canada (Québec) — 1989 — 79 minutes — **Distribution:** Cinéma libre.



sous globe un schizophrène et celui de le confier à la rue, il y a une vaste marge. Marge que n'a pas respectée une politique de «désinstitutionnalisation» massive et rapide. La folie n'est pas toujours dans le champ des malades. Elle pousse aussi dans des bureaux très bien aseptisés.

Ce film veut nous suggérer qu'il ne faut pas avoir une peur irraisonnée des schizophrènes. Il y a quelques espoirs de guérison à l'horizon. C'est Ronald qui nous l'affirme. Il a appris à apprivoiser sa maladie en vérifiant les fondements de ses peurs. Quand il sent venir la crise, il s'arrête pour diminuer le survoltage. «Il y a un point qui me tient à cœur, c'est l'importance du milieu communautaire alternatif en santé mentale. Si j'en suis où j'en suis, c'est aux groupes alternatifs que je le dois. J'oserais même dire davantage qu'à la psychiatrie.» D'ailleurs, ce film vaut surtout pour le témoignage exceptionnel de Ronald Paquette. Il y a là un bel exemple de lucidité et de courage. Après le visionnement de *L'Abîme du rêve*, je le tiens en très haute estime.

## Bye Bye Blues

**BYE BYE BLUES** —  
**Réalisation:** Anne Wheeler — **Scénario:** Anne Wheeler —  
**Production:** Anne Wheeler — **Images:** Vic Sarin — **Montage:** Christopher Tate —  
**Musique:** George Blonheim — **Son:** Garrell Clark — **Décors:** John Blackie — **Costumes:** Maureen Hiscox —  
**Interprétation:** Rebecca Jenkins (Daisy Cooper), Michael Ontkean (Teddy Cooper), Luke Reilly (Max Gramley), Stuart Margolin (Slim), Robyn Stevan (Frances Cooper), Kate Reid (Mary Wright), Leslie Yeo (Arthur Wright), Wayne Robson (Pete), Sheila Moore (Doreen Cooper), Susan Wooldridge (Lady Wilson), Leon Pownall (Bernie Blitzer), Kirk Duffee (Richard Cooper (9 ans)), Aline Levasseur (Emma Cooper) — **Origine:** Canada — 1989 — 118 minutes — **Distribution:** Cinépix.

Ann Wheeler a commencé sa carrière de réalisatrice, il y a dix ans, par un hommage respectueux à son père, médecin militaire fait prisonnier par les Japonais en 1942 à Singapour. Le film s'intitulait *A War Story* et se présentait sous forme d'un documentaire composé d'interviews avec les témoins de l'époque, de reconstitutions dramatiques et de documents photographiques. Cela formait un mélange intéressant mais un peu empesé où l'admiration de la fille pour son père risquait de fausser le tableau dans le sens d'un panégyrique.

Dix ans se sont écoulés depuis, Ann Wheeler a eu l'occasion de tourner deux autres films, de fiction pure ceux-là, qui ont confirmé son talent et précisé l'objectivité de son approche. Il s'agit de *Loyalties* (1986), un drame où elle abordait de front les problèmes des autochtones, les mésententes familiales et la solidarité féministe dans un ensemble assez bien équilibré, et de *Cowboys Don't Cry* (1988) sur les relations père-fils dans le contexte des rodéos, film qui fut surtout présenté à la télévision après une tournée des festivals nationaux. Maintenant reconnue comme l'auteure de films la plus représentative de l'Alberta, la cinéaste s'est une fois de plus intéressée à sa chronique familiale.

Cette fois, c'est l'histoire de sa mère qu'elle raconte en se donnant l'alibi de la fiction pour enjoliver certains faits. Les quelques spectateurs qui auront vu *A War Story* pourront facilement établir un rapport entre le médecin martyr qui y tenait le centre de l'attention et le prisonnier lointain qui malgré la distance et le temps reste présent dans la pensée de sa femme et de ses proches. Mais il n'est pas nécessaire de connaître les données factuelles sur lesquelles on a basé le scénario pour prendre plaisir à la jolie évocation d'époque conjurée par Wheeler et pour être sensible aux déchirements sentimentaux qui y sont évoqués en douceur.

Intéressons-nous donc à l'histoire de Daisy Cooper que la situation de son mari, médecin militaire, a arrachée à son terreau albertain pour la transporter dans le cadre exotique des Indes

Pendant la projection de ce film, j'ai senti comme un malaise qui ne viendrait pas du sujet abordé. Le mixage du documentaire et de la fiction donne parfois l'impression d'un mariage forcé.

On y sent comme un conflit qui enlèverait du poids à la dramatisation. D'autre part, pourquoi avoir fait appel à des comédiens chevronnés pour jouer le rôle des parents? Rita Lafontaine donne l'impression de faire de la quasi figuration. Face à une comédienne de cette trempe, on pense à du gaspillage de talent.

*L'Abîme du rêve* voulait nous familiariser un peu avec la schizophrénie. Le film y parvient surtout à cause du témoignage de Ronald Paquette. Ce film-outil peut servir d'amorce à des réflexions aussi profondes que pertinentes sur une détresse qui rêverait d'un abîme à combler.

Janick Beaulieu

coloniales où elle peut jouer les *memsahibs* avec une touche d'embarras. Mais la guerre survient et Daisy doit être rapatriée avec ses enfants, pendant que son mari Ed est transféré à Singapour. Voici donc Daisy qui passe sans transition (par la grâce du montage) de la moiteur orientale à la froideur canadienne en plein hiver. Réfugiée d'abord chez son père, fermier autoritaire et scrupuleux, elle rejette cette protection trop tâtonne pour s'installer seule au village avec ses deux bambins, un garçon de cinq ans, Richard, et une fille d'un an, Emma (vraisemblablement la toute jeune Ann Wheeler). À la recherche d'un travail qui puisse assurer son indépendance toute neuve, elle cherche à exploiter le seul talent qu'elle se connaisse, une certaine disposition pour la musique. Elle a d'ailleurs ramené d'Asie un piano que son mari lui avait offert juste avant leur séparation forcée et qui a moiisi quelque temps dans la grange paternelle. Ce qu'elle trouve comme exutoire et soutien financier, c'est la participation à un petit orchestre local qui égale les rares soirées dansantes de la région. Accueillie à contrecœur par le chef du groupe, elle en devient progressivement le centre d'attraction et contribue à l'obtention d'engagements plus sérieux et plus lucratifs. Mais si sa subsistance matérielle est assurée, sa vie sentimentale est en souffrance. Elle reste sans nouvelles d'Ed son mari, dont elle sait maintenant qu'il est prisonnier des Japonais, mais n'en continue pas moins à lui écrire régulièrement. Par ailleurs, l'un des musiciens du groupe, Max, le plus talentueux et le plus déluré, lui manifeste un intérêt non déguisé. Au long des années d'attente, Daisy est tentée de répondre à cet amour aussi ardent que réservé. Et le retour d'Ed, après le règlement du conflit, bien qu'impatiemment attendu, devient une occasion de regret autant que de joie.

Pittoresquement situé dans le contexte rural des années 40, *Bye Bye Blues* exploite à bon escient les prairies de l'Alberta en diverses saisons pour signaler ou confirmer les états d'âme de l'héroïne, comme pour faire comprendre la rudesse et la solidarité des quelques habitants perdus dans ces vastes étendues. Daisy s'en était sortie par son mariage et son exil en Orient; sa jeune belle-soeur, mariée trop tôt à un partenaire inadéquat, cherche à s'étourdir



par des romances successives avec les militaires qu'on entraîne dans des bases-champignons. La génération précédente pour sa part (la mère de Daisy, sa belle-mère) semble s'être accommodée sans grand bonheur d'une situation qu'elle n'arrivait pas à transcender.

Mais si Daisy fait figure de femme libérée dans son milieu (de femme affranchie même pour certains, ce qui l'étonne), elle n'en reste pas moins fidèle à des principes acceptés de bon gré, telle la fidélité conjugale, même et surtout en temps de guerre. Et il faut savoir gré à l'auteure d'avoir pu dépeindre avec une telle finesse (jeux de regards, gestes ébauchés) les déchirements intérieurs de Daisy, sa mélancolie profonde cachée derrière un sourire, ses désirs amoureux, sa délicatesse dans ses relations avec ceux qui l'entourent (enfants, parents, collègues, amis) ce qui n'exclut pas de poser à l'occasion des gestes décisifs. Il est indéniable que l'oeuvre est animée par une sensibilité féministe, mais Ann Wheeler est assez intelligente pour ne pas imposer les schèmes des années 80 sur des personnages des années 40. Les aspirations manifestées par l'héroïne à une certaine indépendance se situent dans un contexte de guerre: mais il n'y a pas d'usine d'armement dans le coin de pays où elle se trouve. Elle fera donc son chemin dans la musique, mais non sans se heurter aux préventions et aux tricheries de certains hommes, du moins au début. Après avoir prouvé sa valeur, elle pourra traiter d'égale à égal, mais devra rentrer dans le rang, avec un pincement au coeur, une fois la guerre finie.

Rebecca Jenkins s'est mérité à bon droit le Génie d'interprétation féminine pour sa caractérisation de Daisy Cooper dont elle sait rendre aussi bien la détermination timide, le romantisme frustré et les triomphes modestes; elle se montre très à l'aise avec les enfants de la distribution et sait trouver l'expression juste dans ses échanges avec eux («As-tu été sage?», demande Daisy à sa petite fille en rentrant d'une tournée où les avances de Max l'ont troublée. «Oui, et toi?», reprend l'enfant. Il faut voir l'air que prend dans une seconde le visage de Rebecca Jenkins.) Elle est aussi dotée d'une jolie voix, ce qui n'est pas un mal dans un film où l'héroïne doit chanter souvent avec des degrés divers de contrôle. Certains ont cru voir en elle une découverte, mais de fait Rebecca Jenkins était déjà de la distribution du film précédent d'Ann Wheeler, *Cowboys Dont't Cry*. L'actrice est fort bien entourée et l'on ne saurait déceler de véritable faiblesse dans la distribution (Luke Reilly fait particulièrement bonne impression dans un rôle à la Sam Shepard).

*Bye Bye Blues* est donc un film joliment nostalgique, finement militant, discrètement romantique, solidement conté et savoureusement interprété. Qui a dit qu'on ne faisait pas de belles oeuvres avec de bons sentiments?

Robert-Claude Bérubé

